Document généré le 17 avr. 2024 03:53

Québec français

Une saga, un grand amour, un Pays

Yvon Bellemare

Numéro 61, mars 1986

Alice Parizeau

URI : https://id.erudit.org/iderudit/49884ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bellemare, Y. (1986). Une saga, un grand amour, un Pays. *Québec français*, (61), 36–38.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Une saga, un grand amour, un Pays

yvon bellemare

Ce n'est pas pour rien que l'hymne national de la patrie de Frédéric Chopin chante « la Pologne n'est pas morte tant que nous vivons » et qu'Alice Poznanska-Parizeau décrit, dans son œuvre qu'on pourrait appeler « le cycle polonais », la force morale, l'endurance physique et surtout cette sorte d'espérance presque surnaturelle qu'incarnent ses personnages romanesques. De *Survivre*[1] à *Ils se sont connus à Lwow*[2], la romancière d'origine polonaise raconte plus qu'une histoire, elle écrit une pathétique tranche de vie de ce peuple plus d'une fois à la merci des grandes puissances. Déjà *Voyage en Pologne*[3] et plus tard *Une Québécoise en Europe rouge*[4], comptes rendus « d'un trop court séjour dans un des pays les plus beaux et les plus attachants que je connaisse : la Pologne »[5], comme l'affirme l'auteure, préparent pour ainsi dire le déploiement de cette grande fresque que composent aussi *les Lilas fleurissent à Varsovie*[6] et *la Charge des sangliers*[7].

Un cours d'histoire

Comme la série « les Fils de la liberté »[8] de Louis Caron reconstitue l'époque mouvementée de la rébellion des Canadiens français au XIX[e] siècle, les romans de Parizeau, de *Survivre* à *Ils se sont connus à Lwow*, rappellent les dures années qu'ont dû endurer les Polonais entre 1939 et nos jours. Même si Paul Léautaud avec le cynisme qu'on lui connaît ne voyait dans le Polonais que le fauteur de guerres, il faut se rendre vite à l'évidence que ce peuple, constamment aux prises avec un destin tragique, offre l'exemple de la ténacité d'une race volontaire prête à tout sacrifier pour conserver ses traditions, sa langue, sa liberté, bref ce que l'Histoire l'a façonné. Son nationalisme se ramène à une seule priorité : continuer la Pologne du cardinal Wyszynski, symbole farouche de la résistance au matérialisme marxiste.

Dans *Survivre*, le premier roman de la saga polonaise, Alice Parizeau ne nomme jamais la Pologne. Tout dans ce roman recompose le milieu en imaginant des noms comme Vars (Varsovie), Celestin (Celestynow) et Livour (Lwow)[9]. Cette toponymie, qui masque à peine la réalité, reflète le milieu où se jouent les événements, de la mobilisation générale en 1939 à la fin de la guerre en 1944. Écrasés d'une part par la botte allemande et endoctrinés d'autre part par les Soviétiques, les Polonais assistent presque impuissants à la reddition totale de leur pays. Ils sont « comme des bêtes que les chasseurs pourchassent[10] ». C'est alors que s'organise le maquis. Tous veulent faire partie de l'Armée du Pays (Armia Krajowa) pour résister à l'envahisseur. Les jeunes qui passent presque inaperçus distribuent des tracts au nez de l'ennemi. Pourtant, la puissante Gestapo fera trembler les assises de l'organisation clandestine par des interrogatoires cruels et aussi des exécutions publiques. Pour rendre le tableau encore plus inhumain, les Allemands bourraient de plâtre la bouche des condamnés pour les empêcher de crier : « Vive la Pologne ! » Ces atrocités, l'insurrection manquée et surtout la séparation du pays entre les Allemands et les Soviétiques, tout cela dessine avec horreur et réalisme la toile de fond de plus de quatre interminables années de misère. Cependant, à la fin de ce roman, le personnage du père Robert se surprend de constater malgré tout qu'au « presbytère, les lilas fleurissaient[11] ».

Pour connaître la suite de ces événements, il faut attendre en 1981 quand paraît *les Lilas fleurissent à Varsovie*. Ici, plus de restrictions mentales, plus de déguisements des situations, mais *avec un art peu commun de raconter*, on retient les principaux moments historiques de la Pologne, du retour des prisonniers en 1944 au grand pèlerinage à Czestochowa en 1980, où plus de *vingt mille personnes écoutent religieusement* le sermon du cardinal Wyszynski. Ces quelque trente-six ans d'histoire constamment jalonnés de multiples crises alimentaires, du morcellement des *exploitations agricoles et encore des arrestations*, des procès et des condamnations à mort des maquisards de l'Armée du Pays, rappellent la dictature de Bierut, le faux espoir avec Gomulka qui fait *libérer le cardinal prisonnier depuis 1953*. En même temps, on assiste à la consolidation et à la reconnaissance du pouvoir du Parti communiste, au massacre des ouvriers à Poznan en 1956, à celui des *travailleurs de Gdansk, de Sopot et de* Gdynia en 1970, et à l'arrivée au pouvoir de Gierek. Bien entendu, l'élection du cardinal Karol Wojtyla à la papauté en 1978 est enfin perçue comme un baume. Tout dans ce roman est marqué par la clandestinité, par la création de dissidents qui ne recherchent qu'une seule chose, la liberté, même s'il faut y perdre la vie. Le docteur Andrzej Rybicki le souligne bien lorsqu'il dit que le Polonais fait partie « d'un peuple à ce point amoureux de la liberté qu'aucun sacrifice ne peut lui servir de moyen de dissuasion[12] ».

Cette sorte d'épopée quotidienne du peuple polonais a sa suite dans *la Charge des sangliers* qui présente cette fois-ci l'aventure du syndicat Solidarité jusqu'en 1982. Encore ici, les poursuites contre les membres du K.O.R., comité de défense des ouvriers, les interrogatoires aux multiples tortures physiques et morales, l'assaut meurtrier contre les mineurs émaillent les pages qui n'ont rien de la fabulation. Bien au contraire, à plusieurs reprises, la journaliste double la romancière : elle démontre l'authenticité des faits et surtout des témoignages par des notes explicatives infrapaginales. Le lecteur a droit à des extraits d'articles et même à des parties assez substantielles des sermons du cardinal Wyszynski.

Dans ce pays où tout est difficile, mais où rien n'est impossible, « *l'explo-*

sion pacifique du mouvement Solidarité est un des phénomènes les plus importants du vingtième siècle [...]. *L'union des intellectuels et des ouvriers, à l'ombre de l'Église catholique, qui permet, malgré le régime de dictature, malgré la soviétisation, une contestation pacifique capable de tout paralyser et peut-être même, qui sait, changer, tient du miracle*[13]». Au résultat, ces trois romans solidement documentés et chronologiquement bien organisés brossent un tableau plus que plausible de la Pologne entre 1939 et 1982. Dans une entrevue accordée à Jean-Guy Martin, Alice Parizeau réaffirmait son vif désir d'authenticité dans ses écrits: «Je ne voudrais faire que ça, écrire des romans avec des vraies gens, des vraies dates, dans des vrais lieux[14].»

Avec *Ils se sont connus à Lwow*, on revient à 1939 juste un peu avant la déclaration de la guerre. Ce roman s'attarde à une situation particulière: les nouvelles frontières de la Pologne. En effet, en 1945, à Yalta, Roosevelt signe avec Staline des accords qui modifient le territoire polonais. Désormais la ville de Lwow et une partie de la Pologne sont annexées à l'U.R.S.S. Chassés de leurs terres, les Polonais commencent le long pèlerinage d'une interminable diaspora vers un exil où plusieurs laisseront leur peau. Que ce soit en Iran, à Nice, en Palestine ou à New York et à Montréal, ces anciens combattants ne sont plus que des «personnes déplacées» dont un Mgr Charbonneau aidera les enfants orphelins parqués ici et là dans des camps en Europe en les faisant venir à Montréal. Des instantanés saisissants d'indescriptibles souffrances, de sévices et d'atrocités qu'ont endurés ces personnes jaillissent de chaque page telles les images prises sur le vif d'un journal télévisé qui rapporte quotidiennement le malheur sous toutes ses formes.

Au demeurant, tous les romans de ce cycle reflètent le miroir d'un groupe de gens vivant dans un cadre géographique donné, la Pologne, à un moment bien déterminé de l'histoire, c'est-à-dire entre 1939 et aujourd'hui. L'authenticité de ces lignes, Alice Parizeau la confirme: «La Pologne que je raconte, celle de l'après-guerre jusqu'à celle d'aujourd'hui, je ne l'ai pas vécue. J'ai dû la recréer, à partir de mes observations journalistiques[15]». Pour ce qui est de la période de la guerre elle-même, l'auteure a vécu ces moments pénibles en faisant partie elle aussi de la résistance. Grâce à la malléabilité de la texture romanesque qui assure avec souplesse le relais de l'histoire en dépassant les catégories trop strictes des faits inscrits d'une façon immuable dans le temps, Alice Parizeau a su présenter des récits aux accents si réalistes qu'ils se révèlent à la fin une sorte de cours d'histoire.

Le décalque de personnes réelles

Alice Parizeau fait plus que peindre un tableau véridique de la Pologne des cinquante dernières années, elle fouille aussi profondément, avec toute sa sensibilité slave, ce peuple — son peuple — conquis, écrasé, bafoué. Les personnages multiples qui fourmillent dans les romans appartiennent à une véritable saga. D'un côté, bien entendu, campe l'ennemi avec son implacable férocité, mais de l'autre, on retient davantage ces hommes valeureux, ces femmes exceptionnelles et même ces enfants prématurément vieillis.

Que ce soit les Allemands rigides et leur Gestapo chercheuse, que ce soit les Vanias comme on les appelle, c'est-à-dire les Soviétiques à la fois rusés et endoctrineurs ou bien ceux qui ont passé du côté de la S.B., la police polonaise répressive, tous sont marqués du signe agresseur de l'occupant. Andrus, l'Ukrainien qui pactise avec les Russes, Bruno Zadro, le «referent» du chef de police, personnage typique du sadique qui finira ses jours bien tristement, ou Jozef, l'ex-déporté de Lwow vers la Sibérie, devenu chef de la milice, caractérisent assez bien la brochette d'individus peu scrupuleux, assoiffés de pouvoir, fût-il bien secondaire. Les traits donnés à ces êtres romanesques ont plus d'une fois la caractéristique d'une vraie photo prise sur le vif.

Cependant, pour démontrer l'âme polonaise dans toute sa ténacité et sa sensibilité, Alice Parizeau fait littéralement vivre des couples hautement courageux, des femmes et des hommes qui luttent avec une espérance farouche. On pourrait dire que tous les personnages se souviennent de la grande patriarche de la famille des Stanski, Angelina. Cette femme intrépide et plus que décidée à mener seule le combat alors que les Allemands étaient les maîtres, et pour que son usine ne serve pas à l'ennemi, elle-même, déjà plus que sexagénaire, détraque les mécanismes et met le feu. Disparaissant avec le symbole de la libre entreprise, cette grande dame de la haute bourgeoisie avait inculqué à son fils Richard cette force peu commune. En effet, Richard et sa femme Jeanne forment un couple qui vivra avec un vif espoir de s'en sortir, mais l'un et l'autre seront fusillés après avoir été torturés. Si ceux-ci disparaissent à peu près ensemble, Witold Zamski et sa femme, habitant Lwow, sont déportés et, vu les conditions inhumaines du transport, la fragile Maryla ne survivra pas. Après un périple de cauchemar, Witold se retrouve en Russie dans un couvent désaffecté avec plusieurs des siens. Avec eux tous, embarqué dans un bateau vermoulu, il périt noyé. Il en est autrement pour Robert et Irena. Robert, un peu comme Casimir dans *Survivre*, est un lieutenant de réserve qui a dirigé «la dernière charge de cavalerie de l'Europe. Les chevaux contre les tanks, le courage contre la force[16]». Il a perdu une jambe, mais cet ingénieur de profession continue de gagner péniblement sa vie en se faisant ébéniste. Tous les deux opposés au système dictatorial de la «nouvelle» Pologne, et sympathisants au Syndicat Solidarité, démontrent à chaque jour leur détermination à préserver ce qu'ils ont de plus cher, la liberté de pensée.

Ne fallait-il pas aussi, pour ajouter encore davantage un cachet d'authenticité au récit, faire appel à plus d'une reprise, et cela dans tous les romans, au Maréchal? Symbole de la résistance et de l'honneur patriotique, le maréchal Pilsudski, l'homme d'État polonais qui a su tenir tête à l'Armée rouge, secoue les indécis alors qu'il électrise les nationalistes. C'est ainsi que le jeune Yves Stanski, petit-fils de l'exceptionnelle Angelina, dès les premiers moments de l'occupation, veut lui aussi libérer son pays et, s'il le faut, mourir pour y arriver. Sa témérité toute juvénile ne recule devant rien. Même atteint de la scarlatine, lui que la vie aurait dû annihiler, se découvre une âme remarquable dans le malheur, et il s'affirme avec virilité près

des siens fauchés par l'ennemi. Il survivra à la guerre, mais loin de la Pologne[17]. *Bronek pour sa part ira défendre son* pays en se distinguant par son héroïsme à la bataille de Monte Cassino. Ces enfants qui vieillissent trop vite côtoieront des veules comme Albert Gland, des opportunistes comme Zbigniew Schwartz ou des originaux ressemblant au comte Orvid Tarnowski. À peine sorti d'un asile d'aliénés, celui-ci se trouve mêlé au drame de l'invasion de la Pologne par les Allemands. Toutes ses qualités de noble renaissent et, comme ses ancêtres, il s'approche du peuple pour le réconforter. Son geste toujours digne et autoritaire le fait ressembler à une espèce de condottiere, à un aristocrate déchu certes, mais dont le sang bouillonne lorsqu'il s'agit de son peuple et de la vérité. Et que dire du dévoué médecin Andrzej Rybicki, du journaliste de la clandestinité qu'est André Solin, de son ami Marek sauvagement torturé par la milice et surtout de Kazimierz, dit Kazik, qui, au début, dirigeant à la solde des Russes, « se convertit» plus tard pour aider plus efficacement les syndiqués de Solidarité dirigés par Lech Walesa ? Plus qu'un personnage romanesque, ce chef, prix Nobel de la paix, est présenté dans toute son authenticité : « [...] *petit homme issu de la collectivité et qui se confond avec elle. Dès qu'il apparaît sur les estrades, il communique aux autres l'enthousiasme et la confiance dans leurs propres moyens. Il est très simple, pourtant, ce tribun né*[18] » !

À ces hommes valeureux se rattache la figure de trois prêtres. Bien entendu, plus d'une fois on présente les cardinaux Wyszynski et Karol Wojtyla qui deviendra le pape Jean-Paul II, mais ce sont surtout les pères Robert dans *Survivre*, Marianski dans *les Lilas* et *la Charge...* et Wiktor Janaga dans *Ils se sont connus à Lwow* qui, à chaque jour, vivent avec le peuple. Le côté religieux dans les romans de Parizeau ne peut être ignoré, et c'est sans doute l'inoubliable grandeur d'âme de Wiktor Janaga, sauvé presque miraculeusement de la mort, que retiendra le lecteur. Jusqu'au Canada, il s'occupe avec zèle du bien-être de ses compatriotes exilés.

Ce tableau serait inachevé sans les traits plus que pathétiques d'Inka, de sa mère Helena, du docteur Maria Solin et surtout de Lala. Comme Magda, la paysanne, qui cultive son lopin, symbole de sa liberté, Inka, après plusieurs détours dans la résistance des régimes de Gierek et Jaruzelski, s'établit définitivement dans un coin perdu près de la frontière russe pour démontrer avec son mari Kazik la force de l'autonomie et la suprématie de la liberté. Alors que Maria Solin a traversé la guerre en soignant les nombreux blessés, Helena et Lala, alors toutes jeunes, ont eu à subir les pires affronts. L'une, Helena, alors qu'elle revenait dans son pays après la guerre, a été sauvagement violée par les Russes alors que l'autre, sauvée par un officier du N.K.V.D., retrouve finalement son amant, Bronek, au Canada, dans un état pitoyable, Helena restera profondément marquée par son aventure et sa fille, Inka, ne saura jamais qu'elle est née de ce viol et que sa mère est Helena. Déchirée dans son corps et dans son âme, Helena deviendra médecin aux côtés de Maria Solin pour essayer non pas d'oublier, mais d'aider la détresse qui l'entoure.

Si *Survivre* présente des personnages plutôt sous la forme d'une discrétion presque émouvante, il n'en va pas de même pour les autres romans qui nomment expressément des personnes qui ont fait l'histoire de la Pologne. Hautement tragiques, ces personnages romanesques vivent pleinement le drame historique d'une Pologne entièrement brisée par le joug de l'occupant. Les événements quotidiens de ce pays déchiré ratatinent pour ainsi dire l'humain, mais les personnages plus que vrais de Parizeau, du jeune Yves de *Survivre* à Lala d'*Ils se sont connus à Lwow*, ne sont pas sans faire songer à un géant de la taille de Soljenitsyne qui dans son œuvre a fait la preuve que même la torture et l'avilissement ne peuvent tuer cette soif de liberté, cet amour de vivre selon sa conscience.

* * *

Si Albert Gland, jeune intellectuel et directeur de Radio-Vars, soutient froidement que la guerre « ce n'est après tout qu'un épisode historique qu'il s'agit de savoir traiter en tant que tel[19] », pour Alice Parizeau, à partir de ces faits tragiques d'injustices historiques, elle préfère plutôt peindre le tableau de la solidarité, de la fidélité et même de l'amour. Plus qu'un compte rendu romancé, ces romans de la saga polonaise favorisent une réflexion qui aboutit malgré tout à un certain espoir. En reprenant les mêmes héros du quotidien ou du journal télévisé, cette auteure leur donne une vie qu'anime une âme tout individuelle dans un corps meurtri certes, mais aimant. Et comme le notait Jean Éthier-Blais, à propos des *Lilas fleurissent à Varsovie*, « la vie quotidienne devient la fiction et c'est son roman qui devient la vie[20] », qui plus est, un chant d'un grand amour, celui du *Pays*, la Pologne.

Notes

1 Alice PARIZEAU, *Survivre*, Montréal, CLF, 1964, 315 p.

2 *Ils se sont connus à Lwow*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1985, 363 p.

3 *Voyage en Pologne*, Montréal, Éd. du jour, 1962, 155 p.

4 *Une Québécoise en Europe rouge*, Montréal, Fides, 1965, 114 p.

5 *Voyage en Pologne*, p. 7.

6 *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1981, 400 p. Ce roman a remporté le 1er prix de l'ADELF en 1982.

7 *La Charge des sangliers*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1982, 384 p.

8 Ce cycle comprend *le Canard de bois*, Montréal, Boréal Express, 1981, 326 p., et *la Corne de brume*, Montréal, Boréal Express, 1982, 271 p.

9 Dans tous les ouvrages d'Alice Parizeau, cette ville s'écrivait jusqu'ici Lvov alors que dans *Ils se sont connus à Lwow*, les « v» sont remplacés par des « w», comme l'exige l'orthographe polonaise.

10 *Survivre*, p. 185.

11 *Ibid.*, p. 313.

12 *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, p. 133.

13 *La Charge des sangliers*, p. 60.

14 Jean-Guy MARTIN, « la Littérature doit être une réflexion», *le Journal de Montréal*, 10 avril 1982, p. 43.

15 Régis TREMBLAY, « la Pologne souffrante d'Alice Parizeau», *le Soleil*, 22 janvier 1983, cahier E, p. 8.

16 *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, p. 16.

17 À la fin de *Survivre*, Yves s'apprête à partir pour le Canada. Il vivra à Montréal une existence qui le transformera complètement. *Cf. Rue Sherbrooke ouest*, Montréal, CLF, 1967, 188 p.

18 *La Charge des sangliers*, p. 16.

19 *Survivre*, p. 132.

20 Jean ÉTHIER-BLAIS, « les Carnets», *le Devoir*, 5 février 1981, p. 28.